This article appeared in a journal published by Elsevier. The attached copy is furnished to the author for internal non-commercial research and education use, including for instruction at the authors institution and sharing with colleagues.

Other uses, including reproduction and distribution, or selling or licensing copies, or posting to personal, institutional or third party websites are prohibited.

In most cases authors are permitted to post their version of the article (e.g. in Word or Tex form) to their personal website or institutional repository. Authors requiring further information regarding Elsevier's archiving and manuscript policies are encouraged to visit:

<http://www.elsevier.com/copyright>

ELSEVIER
MASSONDisponible en ligne sur www.sciencedirect.com

ScienceDirect

L'évolution psychiatrique 75 (2010) 686–695

**L'ÉVOLUTION
PSYCHIATRIQUE**www.em-consulte.com

À propos de . . .

L'éternel *Sujet qui Fâche*. À propos de . . .

« **Psychanalyse et humanisme : manifeste contre les
impostures de la pensée dominante** » d'Henri
Sztulman^{☆,☆☆}

Thierry Lamote^{a,b,*}

^a Psychologue clinicien, docteur en psychanalyse et psychopathologie, université Paris VII–Denis-Diderot, « centre d'études en psychopathologie et psychanalyse (CEPP) », « équipe de recherches cliniques (ERC) », rattachée au laboratoire de recherches en psychopathologie clinique et psychanalyse (EA 3278), université d'Aix-Marseille 1, UFR de psychologie, université de Toulouse Le Mirail, 5, allées Antonio-Machado, 31058 Toulouse cedex 1, France

^b École doctorale de recherche en psychanalyse et psychopathologie, UFR sciences humaines cliniques (SHC), université Paris 7 Denis-Diderot, BP 120, 26, rue de Paradis, 75480 Paris cedex 10, France

Disponible sur Internet le 20 octobre 2010

Ce petit volume d'Henri Sztulman [1] pourrait bien traverser les ans sans perdre son actualité, tant son thème central semble en passe de s'imposer durablement parmi les préoccupations des cliniciens. Sa rédaction résulte pourtant d'un « effet de contexte », confie l'auteur : il a en effet d'abord été une manière de réponse à la publication, en septembre 2005, du *Livre noir de la psychanalyse* [2], ainsi qu'aux divers dispositifs¹, favorables aux Thérapies Cognitivo-Comportementales, qui en avaient pour ainsi dire préparé la parution dès l'année 2004. Il fut initialement une communication orale rédigée en vue d'être prononcée à la Société Psychanalytique de Paris, fin 2007, avant d'être mise en ligne sur le *Blog* de Dominique Autié sous le titre de « Manifeste pour un nouvel humanisme psychanalytique »². Le *Manifeste* d'Henri Sztulman n'a toutefois été ni le seul, ni le premier terme de ce qui fut une flambée de réactions : d'autres écrits, nés dans le sillage du

[☆] Sztulman H. Psychanalyse et humanisme : manifeste contre les impostures de la pensée dominante. Toulouse; Librairie Ombres blanches; 2008. 88 p.

^{☆☆} Toute référence à cet article doit porter mention : Lamote T. L'éternel sujet qui fâche. À propos de . . . « Psychanalyse et humanisme: manifeste contre les impostures de la pensée dominante » d'Henri Sztulman. *Evol psychiatr* 2010; 75 (4).

* Auteur correspondant. ITEP Idékia, 108, rue Maubec, 64100 Bayonne, France.

Adresse e-mail : thierry_lamote@yahoo.fr.

¹ Expertises de l'Inserm, lois votées ou en projet.

² Le texte est toujours consultable à l'adresse Internet : http://blog-dominique.autie.intexte.net/blogs/index.php/2007/11/25/manifeste_henri_sztulman.

Livre noir, l'avaient précédé sur cette voie de la résistance – exerçant sur l'auteur une discrète influence qui mérite d'être sondée. Parmi ces sources d'influence, nous trouvons notamment les écrits d'Elisabeth Roudinesco.

1. Plaidoyers pour une « résistance » psychanalytique

L'historienne fit circuler sur le réseau *Internet* dès le mois d'août 2005 un texte publié en novembre de la même année sous le titre *Pourquoi tant de haine ?* [3]. Elle y dénonçait le virulent procès à charge intenté par les auteurs, non pas à l'encontre des dérives de certains praticiens de la psychanalyse, mais contre le champ psychanalytique dans son ensemble, contre la psychanalyse en tant que telle, sous la forme de ce livre « écrit dans une langue dénonciatrice, et truffée d'une terminologie évoquant les procès en sorcellerie » [3]. Cette frange d'historiens – parmi lesquels nous retrouvons certains historiens dits « révisionnistes »³ [3] –, qui participèrent au *Livre noir* aspirait selon Roudinesco moins à nourrir un débat éclairé qu'à nier l'existence même de la psychanalyse⁴ ; or « cette idéologie de l'annulation et de la négation, écrivit-elle, est l'un des éléments majeurs de la pulsion évaluatrice généralisée qui a envahi les sociétés libérales et qui réduit l'homme à une marchandise, tout en prétendant obéir aux principes d'un nouvel humanisme scientifique » [3]. Le texte d'Elisabeth Roudinesco a vraisemblablement inspiré (et laissé des traces dans) le texte de M. Sztulman – lequel peut ainsi se lire comme une charge contre cet « humanisme scientifique » déjà pointé par Jean-Claude Milner [4]. Henri Sztulman est-il parvenu à réinscrire cet autre humanisme qu'il annonce dans le titre de sa conférence – un « humanisme psychanalytique » ? Nous serions, bien entendu, tenté de répondre par l'affirmative. Pourtant, lorsque l'on parvient au terme de son ouvrage, un trouble nous saisit : pour nécessaires et pertinentes que soient ses critiques des effets du néolibéralisme, certains points de son texte nous laissent dubitatif. Si le sous-titre du livre, son argumentaire et sa tonalité générale indiquent sans équivoque que nous avons affaire à un écrit de « résistance » [1], voire de « combat » [1] contre les idéologies contemporaines, divers passages du texte nous exposent néanmoins à des interprétations divergentes quant aux finalités de ce *Manifeste*. Dans quel sens Henri Sztulman oriente-t-il son combat, a priori légitime ? S'il s'agit bien ici de défendre la clinique analytique, la clinique du sujet, au moment où celle-ci est mise à mal par l'idéologie dominante, scientiste et gestionnaire, il convient de noter qu'un autre combat semble s'y être glissé, en catimini. Relisons ce texte selon le double mouvement des deux thèmes défendus par son auteur, en commençant par suivre son état des lieux de notre modernité avancée, lorsqu'il brosse avec finesse et concision les principales caractéristiques de la « mutation globale » qui touche nos sociétés.

Emporté par un discours qui privilégie « le quantitatif, le mesurable, le rapide, le matériel, l'immédiatement efficace, le simple, le visible, le consommable, le rentable » [1], le monde contemporain s'est laissé séduire par des théories qui réduisent l'homme à son fonctionnement neuronal ou à la somme de ses comportements : un homme domesticable et prévisible, flexible au travail et bon consommateur – un homme, en somme, bien en phase avec les exigences du marché. C'est cet homme, génétiquement séquencé, scruté et découpé dans ses comportements observables, qui tend à s'imposer dans les actuelles classifications psychiatriques (*DSM-IV* et *CIM*

³ Ce terme polémique renvoie aux positions d'un groupe précis d'historiens qui « se sont eux-mêmes désignés [ainsi], assure Roudinesco, il y a vingt ans, en prétendant réviser les mythes fondateurs de l'imposture freudienne » [3].

⁴ Après avoir affirmé, dans « Une théorie zéro » [2], que « [l]a psychanalyse n'existe pas », Borch-Jacobsen dévoile la dimension guerrière de sa pensée : « c'est une nébuleuse sans consistance, une *cible* en perpétuel mouvement » (nous soulignons).

10)⁵. Une nouvelle taxinomie s'est ainsi imposée un peu partout : présentée comme a-théorique, uniquement fondée sur « des observables comportementaux » [1], elle rejette « toute étude processuelle » [1] des phénomènes psychopathologiques – et va même jusqu'à rendre « inutile la clinique, note l'auteur avec effroi, puisque ces observables sont parfaitement relevables par des questionnaires, voire des autoquestionnaires, et font donc de l'entretien clinique une approche dépassée et inutile » [1]. *Quid* du sujet, dans ce contexte ? Rendu muet par le regard de ses observateurs, il se voit réduit à une multitude de traits comportementaux, statistiquement définis – absorbé et noyé dans le silence des chiffres. Pour nous prémunir des « conséquences dévastatrices » de ce discours – « anonymisation », « désobjectivisation » et « dépersonnalisation » [1] – M. Sztulman engage donc à résister en revenant vers la psychanalyse, dont les valeurs, rappelle-t-il, « et en particulier la clinique du sujet, peut et doit être un des points d'ancrage de ce mouvement de défense des références originaires et fondamentales de l'humain » [1]. Cette défense de la psychanalyse ne va pas sans une part salutaire d'autocritique et de remise en question. Le désamour dont elle souffre n'est en effet pas uniquement le fait de ses détracteurs, et l'auteur pointe avec lucidité les dérives de certains de ses représentants⁶ qui ont pu participer, peu ou prou, à son progressif discrédit. Bien plus : M. Sztulman rappelle comment les psychanalystes viennois qui émigrèrent aux États-Unis dans les années 1930 en sont venus, pour se fondre dans la société qui les accueillait, par éroder le tranchant et la dimension subversive de la doctrine freudienne en la transformant en un discours de l'adaptation⁷ plus en harmonie avec l'idéal américain (le *Self made man*). En perdant le contact avec l'Inconscient où s'enracine la psychanalyse, celle-ci, sous les auspices des théories du Moi, est alors devenue une doctrine de la conscience propice à nourrir le behaviorisme imprégnant les techniques thérapeutiques d'outre-Atlantique. Le sujet, ce sujet unique sur la singularité duquel l'analyste doit orienter sa pratique, se présente donc comme le noyau où fonder une résistance au discours scientiste – une résistance psychanalytique. Mais comment entendre cette notion de « sujet », qui reste imprécise dans le texte du Pr Sztulman ?

2. Le sujet en question

Dans le champ de la psychanalyse, ce terme désigne le sujet de la parole, le sujet marqué par elle, qui ne se réduit donc pas à ses déterminations biopsychosociales, mais qui, en revanche, quelles que soient ces déterminations, est contraint de s'interroger sur ce qu'il est (« Que suis-je ? »). Le sujet fait ainsi l'expérience de sa propre inconsistance, puisqu'il n'est constitué que de réponses langagières (« Je suis ceci ou cela »). Il vérifie dans le même mouvement que ces réponses ratent le réel de son être. Nul mot n'étanche en effet le questionnement en le définissant adéquatement, nul ne parvient à réduire ce qu'il est réellement à du savoir : il est un trou dans le savoir, et notamment celui de la science – laquelle rate ce qui le singularise (parmi ses congénères et dans le règne animal). C'est ce savoir indisponible, qui introduit de loin en loin ses effets dans les comportements manifestes du sujet, que Freud appelle « Inconscient » ; et ce sont les manifestations originales de cet Inconscient que le psychanalyste se propose de recueillir dans la cure. Le sujet dont la cure analytique promet d'accueillir les expressions symptomatiques est donc ce sujet évanouissant qui « parle » sporadiquement, en un langage crypté qui appelle l'interprétation,

⁵ DSM : *Diagnostic and Statistical Manual of mental disorders* ; CIM : Classification Internationale des Maladies.

⁶ Intrusions dans le champ médiatique pour y défendre, sous couvert de psychanalyse, des positions personnelles sur des sujets de société ; culpabilisation des parents d'enfants autistes, etc.

⁷ *L'ego psychology*, fondée sur la prééminence de la deuxième topique et sur la mise en avant du Moi.

aussi bien dans les syncope de la parole, que dans le texte latent des rêves, dans l'opacité des symptômes névrotiques ou des actes manqués. Le sujet évoqué par M. Sztulman est-il ce *sujet de l'Inconscient* freudien – d'un Inconscient que Jacques Lacan dira « structuré comme un langage » ? La lecture de son texte ne permet guère de l'affirmer. Elle donne plutôt l'impression lancinante que le sujet de son plaidoyer n'est pas, *stricto sensu*, le sujet de l'Inconscient : une ambigüité demeure. Nous en trouvons un premier indice dans l'insistance du Pr Sztulman à engager les psychanalystes vers un assouplissement des protocoles de la cure. Non que le principe même d'un aménagement de l'analyse, coordonné à la singularité de l'analysant, nous paraisse problématique ; ce sont en revanche les modalités de cet assouplissement, auxquelles mènent les conceptions de la clinique promue par l'auteur, que nous souhaitons interroger. Il nous y mène par la voie d'une description clinique des nouvelles pathologies auxquelles les psychanalystes sont de plus en plus souvent confrontés. Ces pathologies inédites, surgies dans le sillage des mutations qui affectent la postmodernité, se moulent, en quelque sorte, sur les transformations socio-économiques de nos sociétés : tout se passe comme si, habitant un monde devenu vacillant et instable, le sujet postmoderne, désormais « privé de ses repères » [1], « manqua[it] [lui aussi] de structuration et d'une organisation interne robuste et durable » [1]. Henri Sztulman n'est, ici encore, ni le seul, ni le premier à s'être penché sur ces questions : Jean-Pierre Lebrun [5–7], Charles Melman [8,9] et Dany-Robert Dufour [10], notamment, avaient déjà tracé les contours de ces « désarrois nouveaux du sujet » [6]. Rappelons-en les préalables avant d'y situer la position de M. Sztulman.

En 1997, Lebrun décryptait dans *Un monde sans limite* [5] les implicites du discours de la science qui imprègnent notre système social, effaçant la fonction paternelle, soutenant « le vœu de toute-puissance, qui nous habite toujours » [5], et générant au bout du compte l'enlisement du procès de subjectivation dans le registre de l'imaginaire, celui du temps d'avant l'effectuation de l'Œdipe⁸. Une série d'effets menace désormais de parasiter le parcours subjectif de chacun : rejet de la castration, non-inscription du manque et de la catégorie de l'impossible, collage dans l'immédiateté du besoin, non assumption du registre du symbolique sur lequel se fonde le monde humain – ravalé dès lors en un symbolique « abâtardi ». Avec la complicité de la technoscience, le sujet contemporain peut en toute quiétude se bercer de l'illusion que rien n'est impossible dans la mesure où la science, dans un avenir proche, produira tous les objets susceptibles d'étancher son manque – que le marché mettra à sa disposition. Que résulte-t-il de l'évacuation, par les promesses du scientisme, de la castration et du renoncement à la jouissance ? Que devient le sujet livré à ce monde sans tiers et sans limite, où la loi du langage ne porte plus qu'une marque ténue dans son économie libidinale, une trace affadie au point de mettre en péril le lien social lui-même ? La figure d'un « homme nouveau », d'une « nouvelle économie psychique » [8], émergea progressivement, depuis la fin des années 1990, d'un faisceau de travaux convergents. Elle trouva de robustes assises lorsque Charles Melman, dans la foulée d'une communication prononcée en mars 2001, et d'un séminaire tenu à Récife, au Brésil, en avril 2002 [8], accorda une série d'entretiens à J.-P. Lebrun qui prit fin en juillet 2002 [9]. Le nouveau sujet, nous dit Melman à cette occasion, cet « homme libéral », « sans gravité » [9] parce que non lesté d'un inconscient,

⁸ Pour le dire vite, Jean-Pierre Lebrun [5] définit l'Œdipe comme le procès qui pousse le sujet de la mère vers le père, et qui le fait donc sortir du « leurre imaginaire » de la dyade originelle pour l'insérer dans le « registre de la Loi symbolique », lequel est introduit et soutenu, au terme du trajet œdipien, par la fonction paternelle. Ce parcours œdipien, inentamé ou précocement suspendu, enlise le sujet à son orée, dans le champ de l'imaginaire dont Lacan a cristallisé les coordonnées dans son « stade du miroir ».

qui peuple massivement la modernité avancée, lorgnerait vers la perversion⁹, en ce qu'il ne se soutiendrait, à la façon des toxicomanes, que de la jouissance de l'objet de consommation qui lui confère un peu d'étoffe subjective, un soupçon d'être. Les contours du sujet postmoderne tracés, ces dix dernières années, dans les travaux tant psychanalytiques que philosophiques, se coordonnent ainsi autour d'un certain nombre de caractéristiques : désolé, parce que sans racines, il serait dès lors fondamentalement instable, constitutionnellement atypique [9]. Dany-Robert Dufour, prenant acte de ce que ce nouveau sujet ne soit vraisemblablement plus pétrifié dans des identifications œdipiennes, ira même jusqu'à le dire « a-critique et psychotisant » [10], c'est-à-dire « ouvert à toutes les fluctuations identitaires » [10]. Cette position hautement instable, bien distincte de la névrose promue par Freud, fait selon le philosophe du sujet postmoderne l'être le mieux adapté aux nécessités du discours dominant : libéré de ses attaches et désormais flexible, il peut en effet être livré « à tous les branchements marchands » [10], à une consommation frénétique des objets du marché – répondant ainsi adéquatement aux exigences du néolibéralisme. A-t-on affaire, chez Sztulman, à cet « homme sans gravité », produit par le discours dominant, dont on nous affirme qu'il trouve dans la position perverse l'unique arrimage qui le protège de la psychose [9,10] ? Oui, seulement, là où les auteurs qui l'ont précédé en concluent, pour ainsi dire unanimement, à la nécessité d'un retour à une pratique rigoureuse de la psychanalyse, par des psychanalystes ayant, selon la célèbre formule de Jacques Lacan, « rejoint la subjectivité de leur époque »¹⁰, M. Sztulman a contrario en déduit l'urgence d'une ouverture à des techniques thérapeutiques du temps de la technoscience qui font fi de l'inconscient.

Il commence par préciser que le sujet contemporain est, non « pas sans qualité mais parfois, trop souvent, sans identité » [1]. Glissant d'une catégorie nosologique à l'autre, ou plutôt se situant obstinément sur la tranche, l'« homme postmoderne » [1] n'est selon lui ni psychotique, ni névrosé, mais entre les deux, enlisé en une limite indécidable. Cette limite, cette position clinique indécidable où s'empêtre le sujet, Jean-Pierre Lebrun l'avait également repérée. Elle proviendrait de la mise en suspend du procès de subjectivation : le sujet, récusant le renoncement à l'immédiateté qu'entérinerait son inscription dans le registre du symbolique, arrêterait son parcours œdipien dans un entre-deux – déjà inscrit à l'aune du symbolique, mais d'un symbolique qui n'actualiserait pas encore ses effets de mise à distance de l'objet, un « symbolique virtuel » [5]. Ainsi conçue, cette position *limite* ne devrait pas tant engager le clinicien à l'usage d'une étiquette nosographique (« État-limite »), qu'à la mise en suspend de son diagnostic. Telle n'est pas l'option choisie par Henri Sztulman. Inspiré par la situation liminaire de ces patients, il propose d'en faire une nouvelle catégorie clinique, qu'il nomme « Troubles de la personnalité limite » [1]. L'intrusion, dans le corps de ce texte critique à l'égard de la nomenclature nord-américaine, du syntagme « Troubles de la personnalité » vraisemblablement issu de celle-ci¹¹, ne peut manquer de piquer notre curiosité : là où la psychanalyse s'intéresse au *symptôme*, ce nœud subjectif où un désir cherche à s'exprimer en court-circuitant le symbolique, M. Sztulman introduit les « troubles ». Le

⁹ « Perversion ordinaire », précisera Lebrun [7].

¹⁰ Il s'agit de prendre acte des mutations du lien social qui affectent les sujets, non pas pour s'en faire le complice, mais pour y maintenir l'alternative proposée par la psychanalyse. Et cela n'est envisageable qu'en soutenant l'acte analytique à la hauteur d'une certaine exigence éthique, sans compromis : un acte qui ne s'oriente donc pas sur les prescriptions standard d'efficacité technique, évaluable, promues par le discours capitaliste, ni sur les idéaux normatifs suggérés par la société de consommation, mais qui procède de la singularité du symptôme et s'oriente sur la parole du sujet.

¹¹ La classification américaine, entièrement ordonnée sous l'égide de la notion de « troubles », inclut une section « Troubles de la personnalité » qui occupe une portion importante du corpus du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* [11].

symptôme, cette question posée par un sujet au regard de sa jouissance qui est le cœur de l'acte analytique, est ainsi émiétté dans ce texte, insensiblement, en de multiples « troubles » – non plus une question en quête d'un Autre qui y réponde, mais une série de *problèmes* manifestes, observables, à résoudre techniquement. Or il convient de noter que du *symptôme* aux *troubles*, une bascule se produit : le questionnement ne se localise plus du côté sujet (« que suis-je [comme homme, femme, vivant] ? »), mais du côté du *thérapeute* (« comment renforcer le Moi du patient de façon à l'adapter à la réalité ? »). Laissons de côté cette première dissonance : elle en indique d'autres, que nous croiserons sous peu. Demeure la question posée : comment faire, en effet, avec ces sujets indociles – « immatures », nous dit l'auteur –, qui envahissent de plus en plus les lieux de soins psychiques, à la fois phénoménologiquement proches de la névrose, remarque Sztulman, mais dont les défenses, « archaïques » [1], évoquant la psychose, font qu'ils ne répondent plus au cadre de la « cure type » – puisque celle-ci a été selon lui formatée pour accueillir « la névrose franche, robuste, compacte et freudienne » [1] ?

3. Le psychanalyste face aux nouveaux désarrois du sujet

Aborder ces « désarrois nouveaux », dont est affligé le sujet postmoderne, selon les coordonnées du *symptôme* peut nécessiter des aménagements dans la position de l'analyste, certaines précautions dans ses interventions, sans pour autant entraîner de modifications en profondeur du cadre de la cure. Il s'agit ici, comme avec la névrose ou la psychose cliniques, d'accompagner ces sujets dans la construction d'une solution, toujours symptomatique et singulière, non pas mieux adaptée, mais plus tenable pour eux : la cure psychanalytique peut donc y convenir. Il en va autrement lorsque l'on vise à abraser ce que l'on considère comme des *troubles*, à savoir – si l'on se fie aux indications données par l'auteur –, des désordres procédant, non pas de l'absence de symptômes, mais au contraire d'une symptomatologie aussi variée et polymorphe qu'ambigüe. Ni clairement psychotiques, ni franchement névrotiques, ces troubles entraînent selon Henri Sztulman un « dysfonctionnement de la personnalité » [1], voire une mauvaise adaptation au réel, l'un et l'autre étant liés à l'affaiblissement du Moi. L'outillage conceptuel de l'*ego psychology*, pourtant critiqué et rejeté en un autre endroit du texte, fait alors retour au cœur de l'argumentaire. L'auteur y pose le « renforcement narcissique » [1] comme la première et nécessaire étape sur le chemin thérapeutique menant à un idéal de santé qui articule l'absence de douleur à la liberté, l'une et l'autre corrélées à « un Moi plus fort, plus stable, plus structuré » [1]. À focaliser la thérapeutique sur le Moi et ses défaillances, comme nous y engage Henri Sztulman, n'encourt-on pas le risque de réduire au silence, ou du moins d'ignorer les rejets de l'Inconscient ? D'autre part, n'est-ce pas sur le matériel Inconscient, ainsi que l'auteur lui-même le rappelle par ailleurs, que doit s'orienter l'acte analytique ? Mû par les logiques internes à l'orientation clinique qu'il s'est choisie, celle des renforcements narcissique et moïque, du travail en surface au détriment du déchiffrement du matériel Inconscient, Henri Sztulman affirme en toute rigueur qu'il est nécessaire d'adapter le cadre de la cure type aux « caractéristiques du patient » [1], lequel est conçu comme indécis et désorienté, quitte à y ouvrir si nécessaire un espace propice aux suggestions de l'analyste¹². Il note à ce propos avec soulagement que si, autrefois, « les psychanalystes qui s'aventuraient dans d'autres approches étaient considérés par leurs collègues comme des marginaux, voire des dissidents », « [c]ette situation appartient au passé » [1] : le thérapeute ne doit donc plus hésiter

¹² L'auteur l'admet d'ailleurs, moyennant une dénégation : « Point de suggestion, si possible, là-dedans, écrit-il, même s'il n'est pas interdit de mettre en lumière les intérêts et inconvénients de telle ou telle décision difficile à prendre » [1].

à recourir à l'une ou l'autre des multiples propositions du champ thérapeutique. Ce qui prime, insiste-t-il, c'est d'adapter le cadre thérapeutique à l'irréductible singularité humaine, laquelle ne saurait obéir à aucun dispositif préétabli. Comment concevoir cet humain « irréductible » et « indivis » [1], menacé de disparaître dans les statistiques scientistes, qu'il s'agit de défendre ? Suivons la description que nous propose l'auteur : l'humain dont il s'agit est le « fruit d'une histoire personnelle singulière, mouvante, mobile, évolutive, construite comme autant d'essais, de tentatives, d'interactions spécifiques avec son environnement, sans oublier naturellement ce qui peut se trouver lié à son patrimoine génétique ou à son équipement neurologique » [1]. C'est cet humain total, biologique, psychologique et social, que le thérapeute doit accueillir et traiter, dans sa globalité. Pour y parvenir, et dans la mesure où « ce que l'on donne, soit du soin psychique, doit être adapté aux caractéristiques du patient » [1], le thérapeute ne doit pas hésiter à en appeler non seulement à toute la palette des théories psychanalytiques, mais aussi à la neurobiologie, et jusqu'aux techniques cognitives – cela, pour deux raisons. D'une part, parce que l'auteur inscrit « les différentes psychothérapies conduites par un psychanalyste dans la continuité avec la psychanalyse *stricto sensu* » [1]. Ensuite parce que la récusation des limites d'une pratique unique ouvre, selon lui, à un retour vers « [l']âme de la psychanalyse, [...] l'esprit des origines, le refus catégorique de tous les tabous, de toutes les interdictions de penser » [1]. « La psychanalyse, insiste-t-il, n'est à la place qui lui est due qu'aussi longtemps qu'elle subvertit tous les mécanismes, dispositifs, processus qui ont pour effet (ou pour intention) d'entraver l'homme » [1]. De quelles entraves s'agit-il ici ? Avançons une réponse déduite de l'argumentaire développé par Henri Sztulman : ce qui entrave l'humain ne provient pas uniquement de l'idéologie néolibérale et scientiste. Des dispositifs plus insidieux semblent venir y coordonner leurs efforts, notamment certains dispositifs thérapeutiques, appartenant pourtant au champ psychanalytique lui-même, mais procédant des « démêlés intimes que [les membres de certains groupes] entretiennent avec une douloureuse jouissance » [1], et qui les pousse au « fidéisme », « à une répétition clonique et clanique de thérapeutes idéologiquement conditionnés, qui réitèrent interminablement les leçons de leur maître » [1]. L'humanisme du Pr Sztulman vise donc non seulement à mettre en garde contre les risques du scientisme, mais encore à ramener à la raison les défenseurs d'une conception qu'il semble juger tendanciellement dogmatique de la psychanalyse : opposés aux psychothérapies (notamment cognitivistes), ces psychanalystes rejetteraient aussi les traitements chimiothérapiques. Ne nous attardons pas sur la question médicamenteuse : il est généralement admis que l'on ne peut traiter tout réel polarisant l'énergie du sujet par l'unique moyen de la parole – là où le symbolique s'essoufflerait en vain à traiter une jouissance invasive, la molécule peut, en certaines occasions, venir en renfort et permettre de libérer la parole. Laissons de côté le thème des thérapies cognitivistes – il en sera question sous peu. Reste cette interrogation : pourquoi défendre cette conception étonnante, éminemment polymorphe, de l'homme et de son symptôme – de ses « troubles », plus exactement ? Pourquoi insister sur sa dimension « totale » – psychique, sociale, biologique et cognitive ?

4. Un *Manifeste* peut-il en cacher un autre ?

La réponse se dévoile progressivement dès la seconde moitié du texte : l'humain promu par l'auteur, une fois posé le cadre général où se révèle la nécessité de le défendre (la menace de le voir évacué par l'idéologie dominante), lui permet tout simplement de prendre position dans le débat « psychanalyse vs psychothérapies ». Son argumentaire semble d'ailleurs mener au même point, qui polarise ainsi toute la trame du texte, au point que l'on se demande si son véritable combat ne se révèle pas ici : le point évanescent de réduction de la distance qui sépare la psychanalyse

des autres psychothérapies, de manière à aligner toutes les thérapies sur un *continuum* trouvant son point de départ dans la « cure-type » – laquelle n'est dès lors qu'un épiphénomène du vaste champ « psychiste » qui se voue à traiter l'humain. L'une et les autres s'équivalent, nous dit en substance Henri Sztulman, puisque toutes traitent de l'un ou l'autre des aspects de l'humain¹³. Toutes, si elles sont menées par un psychanalyste, procèdent de la psychanalyse : elles ne sont séparées, de l'une à l'autre, que par des différences de degrés – elles sont, en somme, plus ou moins psychanalytiques. Le lieu n'est pas ici de discuter de la position de M. Sztulman dans ce débat, toujours actuel. En revanche, si l'on peut aisément convenir de la nécessité de coordonner l'acte analytique au repérage de la structure subjective de l'analysant, quitte à y apporter, au cas par cas, de menus aménagements¹⁴, l'on reste par contre plus mesuré quant au parti-pris de l'auteur au regard des thérapies cognitives.

S'il rejette avec virulence le behaviorisme, son texte indique en effet qu'il est clairement séduit par les sirènes cognitives. Le principe sous-jacent à ces thérapies, celui du traitement de l'information, qui forme le cœur des théories cognitivistes, et par lequel l'homme se voit transformé en un calculateur à l'affût d'informations à traiter, ne lui paraît nullement incompatible avec la psychanalyse. Bien au contraire : « [n]ous sommes ici plus proches d'une activité psychique complexe, processuelle, affirme-t-il, décrivant un véritable fonctionnement mental et éventuellement une psychopathologie » [1]. Dès lors, conclut-il logiquement en s'appuyant sur les travaux d'Otto Kernberg sur les psychoses, « [d]es rapprochements avec la psychanalyse ne sont [...] pas interdits » [1] : psychanalyse et thérapies cognitives peuvent donc marcher d'un même pas. En donnant, après ses emprunts au champ des thérapies du Moi, une *caution* psychanalytique aux conceptions cognitivistes de l'homme qui l'envisagent comme une machine de traitement de l'information – une mécanique logique et prévisible, transparente, en ses rouages –, M. Sztulman ne s'expose-t-il pas à échafauder une doctrine syncrétique extrêmement fragile ? Que devient, dans ce champ, le sujet de l'Inconscient ? Il disparaît, réduit à des opérations logiques, voire à des défaillances adaptatives, sinon à ses comportements observables : après avoir ramené la clinique du sujet à une thérapie de renforcement du Moi, M. Sztulman redouble ainsi l'éviction de l'Inconscient par son appel aux théories cognitives. Il convient dès lors de se demander si cet humain-là, celui qui trouve à domestiquer son malaise et à résoudre ses déficiences selon les techniques adaptatives standardisées du cognitivisme, a encore à voir avec le sujet qui loge sa singularité dans le cadre analytique. Dans son désir de traiter l'homme dans sa globalité, l'homme total, Henri Sztulman ne s'engage-t-il pas sur la voie d'un œcuménisme risqué pour la psychanalyse – laquelle recueille ce qui, précisément, échappe tant au Moi (et à l'instance topologique du *Conscient*) qu'aux cognitions ?

Cette conception du travail thérapeutique et de l'homme proposée par Henri Sztulman semble en tout cas ne tenir sa consistance qu'au risque, in fine, sinon de l'humanisme, du moins *et* du sujet de l'Inconscient, *et* de la psychanalyse elle-même. En subsumant le sujet freudien derrière le Moi, puis derrière la machine cognitive, en tenant les uns et les autres pour interchangeables, M. Sztulman n'encourt en effet pas seulement le risque d'évacuer l'Inconscient : il y ajoute (bien involontairement, il va sans dire) celui de saper la légitimité de la psychanalyse elle-même, pour finir par la mettre en danger – en venant nourrir la critique de ses adversaires. Invoquons pour

¹³ Langage et Inconscient, d'un côté, ou désordres biologiques et cognitions inadéquates, de l'autre.

¹⁴ L'on ne traite pas la psychose de la même façon que la névrose puisque les symptômes de l'une et l'autre, ne procédant pas de mécanismes similaires, ne remplissent pas la même fonction ici et là : la suppléance psychotique n'est pas équivalente à la solution de compromis névrotique.

finir l'un de ces adversaires : Mikkel Borch-Jacobsen, l'un des auteurs parmi les plus virulents du *Livre noir*.

5. Les infiltrations discrètes de l'idéologie dominante

Dans « Une théorie zéro » [2], Borch-Jacobsen soutient, ni plus ni moins, que « [l]a psychanalyse n'existe pas » [2]. Elle n'est en réalité, affirme-t-il, qu'un corps mouvant, polymorphe, inconsistant : le « symbole zéro » dont parle Lévi-Strauss, « un 'truc' » « capable de prendre les virages les plus inattendus », « un 'machin' qui peut servir à désigner n'importe quoi, une théorie vide dans laquelle il est loisible de fourrer ce qu'on veut » [2]. Il en voit la preuve dans les mutations qui ne cessent de l'affecter depuis sa naissance : sa transformation, par les viennois déjà évoqués, en une *ego psychology* hybride (mi-psychanalyse, mi-« psychologie du développement » [2]), sa transmutation lacanienne, son récent virage dans la théorie des « narrativistes américains » [2] postmodernes (intéressés par la « vérité historique » [2] du discours de leurs patients), ou dans celle des « thérapeutes de la mémoire retrouvée » [2] qui axent leur pratique sur « la vieille théorie de la séduction » [2] promue aux origines de la psychanalyse. Ici réside selon lui le secret de sa longévité et de son succès : « elle fait dire à l'inconscient ce que chacune de ses clientèles veut bien entendre, en créant chaque fois un petit univers thérapeutique où l'offre correspond exactement à la demande. Qu'il y ait autant d'univers de cette sorte que de demandes, cela n'est aucunement dérangeant pour la psychanalyse car c'est justement ainsi qu'elle se propage et survit à sa propre inconsistance théorique » [2]. Le dernier avatar de la psychanalyse qui lui semble confirmer son inconsistance fondamentalement opportuniste, il le voit dans les récents rapprochements de certains psychanalystes avec les neurosciences : ces psychanalystes, les « plus malins », selon lui, qui « esquissent à présent un rapprochement entre psychanalyse et neurosciences, afin de ne pas rater le coche du *xxi^e* siècle » [2]. L'équivalence entre psychanalyse et sciences cognitives tracée dans le texte de Sztulman ne risque-t-elle pas de venir alimenter les critiques moqueuses de tous les Borch-Jacobsen qui rôdent autour de la psychanalyse ? Annuler le hiatus, le saut épistémologique et ontologique, qui sépare le calculateur promu par les sciences cognitives, du sujet freudien, ne risque-t-il pas de venir donner une certaine consistance à la conclusion ironique de Borch-Jacobsen, à savoir que « [l]a psychanalyse, c'est très exactement tout et n'importe quoi – tout parce que n'importe quoi » [2] ? Nous ne cherchons ni à annihiler les sciences cognitives, ni à les entremêler à la psychanalyse¹⁵. Il ne s'agit pas, non plus, de donner la prévalence à un champ plutôt qu'à l'autre, mais de maintenir vifs et séparés les travaux portant sur ces deux aspects de l'homme. Le risque en effet n'est-il pas, lorsque l'un se laissera subsumer par l'autre, à mesure que le dialogue entre sciences cognitives et psychanalyse sera transformé en un long soliloque, de voir, dans cette grande abrasion des champs, s'essouffler les découvertes des deux domaines ? Que dire, en conclusion, de ce livre d'Henri Sztulman, sinon que le sujet qui intéresse la psychanalyse, le sujet légué par Descartes, non pas « le sujet pensant transparent à lui-même » [12], rappelle Slavoj Žižek, mais « son envers oublié, le noyau non reconnu, toujours en excès, du cogito » [12], demeure « le sujet qui fâche » [12], l'éternelle pomme de discorde sur laquelle se polarisent les tensions jusque dans le monde psychanalytique lui-même ?

La psychanalyse – avec ce qu'elle soutient d'un lien social qui ne se ramènerait pas aux rapports marchands qu'entreprendrait l'*homo œconomicus* – est trop menacée pour que l'on croie pouvoir se passer des bonnes volontés qui engagent leur force dans ce combat pour la survie

¹⁵ Autre façon d'annihiler l'une et les autres.

du sujet. Pour cela, ce livre du Pr Sztulman se doit d'être soutenu : il a le mérite de relancer le débat, quatre années après le déclenchement des premières hostilités « officielles » à l'égard de la psychanalyse – au moment où le discours que révélait au grand jour le *Livre noir* poursuit son œuvre en sourdine, dans l'ombre des logiques d'évaluation qui étouffent les pratiques institutionnelles et universitaires des cliniciens orientés par la découverte freudienne. La psychanalyse n'est pas *tout et n'importe quoi*, et ce livre de Henri Sztulman le rappelle également, magistralement. C'est d'ailleurs principalement dans ces pages, par lesquelles ce *Manifeste* s'offre comme une belle prise de position d'un psychanalyste contre les menées d'un discours idéologique qui fait de l'humain une donnée secondaire, une donnée parasite dont il faut se débarrasser toutes affaires cessantes, que cet ouvrage révèle la réflexion aiguisée de son auteur. Mais si nous le trouvons salutaire lorsqu'il traite du thème appelé dans son sous-titre¹⁶, nous n'en déplorons que plus intensément les instants où le texte du Pr Sztulman s'engage sur les voies pour le moins glissantes du compromis, là où les contours se dissolvent, où le débat, contaminé par les termes contradictoires qui l'animent, se tait dans le grand aplanissement des positions cliniques, dans une forme peut-être postmoderne de relativisme psychothérapeutique où tout s'équivaut. Même en temps de crise, il nous faut demeurer vigilants : la psychanalyse elle-même, faute (encore une fois) d'être n'importe quoi, nous contraint à une analyse minutieuse de tout ce qui chez chacun porte la marque de la suggestion par l'anthropologie dominante, et finit par installer l'antinomie au cœur de la démonstration. Il serait dommage que le plaidoyer d'aujourd'hui, après avoir nourri le réquisitoire ironique de la critique, prépare les condamnations de demain. . .

Références

- [1] Sztulman H. Psychanalyse et humanisme : manifeste contre les impostures de la pensée dominante. Toulouse: Ombres Blanches; 2008.
- [2] Borch-Jacobsen M, Cottraux D, Mayer C, Van Rillaer J. Le Livre Noir de la psychanalyse : vivre, penser et aller mieux sans Freud. Paris: 10/18; 2007.
- [3] Roudinesco E. Pourquoi tant de haine ? Paris: Navarin; 2005.
- [4] Milner JC. La politique des choses. Paris: Navarin; 2005.
- [5] Lebrun JP. Un monde sans limite. Ramonville Saint-Agne: Erès; 1997.
- [6] Lebrun JP. Les désarrois nouveaux du sujet. Ramonville Saint-Agne: Erès; 2001.
- [7] Lebrun JP. La perversion ordinaire : vivre ensemble sans autrui. Paris: Denoël; 2007.
- [8] Melman C. La nouvelle économie psychique : la façon de jouir et de penser aujourd'hui. Ramonville Saint-Agne: Erès; 2009.
- [9] Melman C. L'Homme sans gravité : jouir à tout prix. Paris: Denoël; 2002.
- [10] Dufour DR. L'art de réduire les têtes : sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total. Paris: Denoël; 2003.
- [11] First MB, Frances A, Pincus HA. DSM-IV-TR : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. Texte Révisé. Paris: Masson; 2004.
- [12] Žižek S. Le sujet qui fâche. Paris: Flammarion; 2007.

¹⁶ Le rappel des valeurs défendues par la psychanalyse face aux « impostures de la pensée dominante ».